

Les Litvaks

DES MEMES AUTEURS

HENRI MINCZELES

Vilna, Wilno, Vilnius. La Jérusalem de Lituanie, La Découverte, Paris, 1993 (rééd. 2000), prix Emil Domberger du Bnai Brith, 1993.

Histoire générale du Bund, un mouvement révolutionnaire juif, Austral, Paris, 1995 (rééd. Denoël, Paris, 1999).

Une histoire des Juifs de Pologne. Religion, culture, politique, La Découverte, Paris, 2006.

Sous la direction, en collaboration avec Yves Plasseraud

Lituanie juive 1918-1940. Message d'un monde englouti, Autrement, Paris, 1996.

En collaboration avec Gérard Silvain

Yiddishland, Hazan, Paris, 1999.

En collaboration avec Aby Wieviorka

Vladimir MEDEM, *Fun mayn Lebn. Ma vie* (trad. du yiddish), Honoré Champion, Paris, 1999.

YVES PLASSERAUD

Les États baltes, Clés-Montchrétien, Paris, 1996 (2^e éd.).

Les Minorités, Clés-Montchrétien, Paris, 1998.

L'Identité, Clés-Montchrétien, Paris, 2000.

Carnets baltes 1980-2004, Lituanica, Strasbourg, 2004.

Les États baltiques, des sociétés gigognes, Armeline, Brest, 2006.

Sous la direction (collectif)

Atlas des minorités des États d'Europe, Autrement, Paris, 2005.

En collaboration avec Francis Moulonguet

Pays baltes : Estonie, Lettonie, Lituanie, Autrement, Paris, 1996.

En collaboration avec Suzanne Pourchier

Guide des capitales baltes, Autrement, Paris, 1998.

Henri Minczeles, Yves Plasseraud et Suzanne Pourchier

Les Litvaks

L'héritage universel d'un monde juif disparu

Éditions La Découverte

Nous remercions

Léopold Braunstein, Jacques Burko, Alexandre Derczansky, Michel Feldman, Catherine Goussef, Élisabeth Lau, Léa minczeles, Itzhok Niborski, Erika Spokoini et Irena Veisaite pour leur précieuse contribution.

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information bimensuelle par courriel, à partir de notre site

www.editionsladecouverte.fr

où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue.

ISBN 978-2-7071-5342-5

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

© Éditions La Découverte, Paris, 2008.

« Zog nit kaynmol az du geist dem letztn veg. »

(« Ne dis jamais que tu suis ton dernier chemin. »)

Hirsh GLIK

Chant des partisans du ghetto de Wilno

Avant-propos

Depuis 1945 et pendant plusieurs décennies, la mémoire du monde du *shtetl* paraissait avoir sombré avec la disparition physique de celui-ci. Survivants et descendants, tournés vers un avenir nécessairement meilleur, oblitéraient le plus souvent la mémoire du « monde d'avant », assimilé en bloc à l'indicible horreur de la Shoah. Les terres qui avaient longtemps été la « patrie des Juifs » ashkénazes, semblaient désormais maudites. Nul ne voulait en évoquer le souvenir. Seules quelques furtives images nostalgiques, aussi stéréotypées que mensongères, subsistaient. Inaccessible mentalement, ce monde était aussi séparé de l'Occident par le « rideau de fer » réputé infranchissable, y compris de l'Ouest vers l'Est. Seuls les communistes prétendaient alors s'y sentir chez eux, mais, internationalisme et politique oblige – suivant la définition ô combien réductrice judaïsme = sionisme = impérialisme –, ils gommaient le plus souvent l'héritage juif.

Et puis, le temps ayant fait son œuvre, la mémoire finit par s'imposer. Une nouvelle génération de Juifs, regardant « derrière les épaules » de leurs grands-parents, chercha à comprendre les racines ashkénazes de la civilisation moderne. Les éléments épars d'une « culture » (religion, art, littérature...), présents aujourd'hui dans l'ensemble du monde, devaient avoir une origine commune. Il est aisé de localiser cette Atlantide perdue du côté de Vilnius, en Lituanie, aux confins de l'Europe.

À cet égard, 2005 marque sans doute un tournant. Le centenaire de la naissance du philosophe Emmanuel Levinas fut en effet célébré en France. On se souvint alors que le penseur de l'altérité était natif de Kovno (actuelle Kaunas), la capitale d'une éphémère République lituanienne de l'entre-deux-guerres (de 1919 à 1940). Et l'on découvrit que la culture de l'auteur de *Totalité et Infini* (1961) était ancrée dans une tradition intellectuelle « lituanienne » vieille de plus de six siècles. Comme Sergeï Eisenstein, Marc Chagall, Golda Meir, Jacques Lipschitz, Ariel Sharon, Chaïm Soutine et tant d'autres, Emmanuel Levinas est en effet un « Juif lituanien », autrement dit un Litvak. Comme chacune de ces personnalités, artistes, architectes, philosophes ou hommes politiques, il illustre à sa manière, une « origine commune » spécifique.

Si, depuis plusieurs générations, le concept de « Yiddishland » est entré dans le vocabulaire pour désigner les terres d'Europe médiane et orientale où la langue yiddish était massivement en usage avant la Seconde Guerre mondiale, la « Litvakie » demeure un concept émergent.

Ce « pays » mythique sans frontières ni drapeau représente un univers singulier, parfois difficile à cerner au premier abord. Pourtant Litvaks, *Galizianer* (de Galicie), Pollaks (de Pologne)

et *Roumeyner* (de Roumanie)^a savaient très bien eux où passait cette fameuse frontière invisible. Pour l'observateur attentif, celle-ci est d'ailleurs perceptible dans bien des domaines, auxquels on ne songerait pas au premier abord. Ainsi, les auteurs anglophones parlent couramment de « *Gefilte Fish line*^b », pour désigner la démarcation entre goûts sucrés (polonais) et salés (litvaks), manifeste dans la façon de cuisiner la carpe farcie (*Gefilte Fish*).

Ce monde bien particulier a donné naissance à un nombre surprenant de personnalités de premier plan qui se sont illustrées « par des combats sans nombre sur les champs de bataille de l'esprit », pour reprendre les mots de Simon Doubnov, bien loin des plaines brumeuses de la vieille Litvakie. Cet ouvrage a l'ambition de soulever un coin du voile recouvrant cet univers oublié. Puisse l'évocation d'une mentalité, d'une certaine spécificité au sein du monde pluriel de la civilisation ashkénaze permettre de mieux comprendre pourquoi les Litvaks suscitent aujourd'hui un intérêt grandissant et la raison du maintien de ce particularisme dont la patrie est, en quelque sorte, le monde entier désormais.

Genèse d'un nom

« Lituanie » se dit « *Lita* » en hébreu, « *Litè* » en yiddish, deux noms dérivés du russe « *Litva* » (le polonais utilise la forme « *Litwa* », le lituanien, « *Lietuva* »). Les Juifs en firent un ethnonyme en y ajoutant le « k » final : le terme « Litvak » était né^c.

Ce vocable, longtemps confiné à la langue yiddish, finit par gagner les autres langues européennes, en particulier, le français. Mordehai Litvine, un Litvak de cœur et d'esprit, poète, traducteur, auteur, en yiddish, d'une monumentale anthologie de poésie française de Louise Labé à Saint-John Perse et d'une anthologie sur la poésie mondiale, aimait déjà se faire appeler ainsi. De même, Haïm Yankiel Helfand, journaliste et dirigeant bundiste, se nommait lui-même « *a Litvak* » dans ses écrits militants^a. Dans ses *Contes hassidiques*, en 1909, Itzhok Leibush Peretz mit en scène le Litvak qui suivait le Baal Shem Tov, le « Besht », fondateur du hassidisme au XVIII^e siècle. D'autres écrivains yiddishophones en firent des personnages de roman, notamment Mendelè Moher Sforim au XIX^e siècle, Zalman Shnéour ou Moshe Kulbak au XX^e siècle.

a. Chaque groupe avait de lui-même, et surtout des autres, une image, ou plutôt des images largement stéréotypées.

b. Par analogie avec la *Mason-Dixon line*, traditionnelle frontière invisible entre le nord et le sud des États-Unis.

c. En revanche, un Lituanien non juif est désigné, en yiddish, par le terme « *Litviner* ».

C'est toutefois grâce au médecin Léon Chertok que le terme s'est diffusé en français – même si, à notre connaissance, il ne figure encore dans aucun dictionnaire francophone. Lors du 20^e Colloque des intellectuels juifs de langue française, en 1980, Chertok affirma que les Litvaks pouvaient « à la fois abandonner la religion dans une certaine mesure, adopter la culture occidentale et rester juifs en même temps. Cette expérience a révélé que cela donnait une créativité, une poésie, un théâtre. » Dans ses *Mémoires d'un hérétique*¹, Chertok raconte son enfance en Litvakie, à Lida, petite ville au sud-est de Vilnius, aujourd'hui en Biélorussie. Il rappelle aussi que, le 8 mai 1942, 5 610 habitants de cette bourgade ont été fusillés par les nazis ; « habitants » étant un euphémisme pour désigner les Juifs, selon la terminologie soviétique...

Première approche de l'aire litvak

La Litvakie ne se limite pas au territoire de l'actuelle Lituanie. Elle couvre une aire géographique très étendue (*voir la carte en début d'ouvrage*), qui recoupe une majeure partie de l'ancien grand-duché de Lituanie, correspondant ultérieurement à l'ouest de la zone de résidence de l'Empire russe, soit environ 350 000 km² – la superficie de l'actuelle république de Lituanie est de 65 000 km². À l'aube de la Seconde Guerre mondiale, sur environ 10 à 11 millions de yiddishophones, on comptait environ 1,5 million de Litvaks en Litvakie et déjà au moins autant en diaspora.

Le présent ouvrage traite de l'ensemble de l'aire géographique culturelle litvak, à la différence de celui du professeur Dov Levin, paru à Jérusalem en 2000, *The Litvaks. A Short History of the Jews in Lithuania*². En effet, si ce dernier retrace bien l'histoire de la Lituanie historique, c'est-à-dire des terres « lituaniennes » depuis la naissance du grand-duché de Lituanie au XIV^e siècle, jusqu'à 1918, en revanche, à partir de cette date, l'auteur limite son propos à la Lituanie ethnique, (correspondant sensiblement à l'actuelle république du même nom). Dans ces conditions, les Litvaks de Pologne, de Biélorussie, de Lettonie, etc. restent hors-champ.

Si l'on se réfère aux frontières politiques actuelles, l'aire litvak inclut en réalité la Lituanie, le sud de la Lettonie, la Biélorussie, le nord-ouest de l'Ukraine, une partie de la Russie occidentale (y compris le sud-est de l'*oblast* de Kaliningrad, l'ancienne Königsberg) et le nord-est de la Pologne. Cette délimitation, surtout linguistique à l'origine, correspondait à l'aire de diffusion du dialecte litvak à l'intérieur de la langue et de la culture yiddish. Mais, outre la langue, la « *Sheivet Litvak* » (« tribu des Litvaks ») présente bien des particularités intellectuelles qui la distinguent nettement de

a. Après avoir participé activement aux journées révolutionnaires de 1905 et de 1917, il s'opposa aux Bolcheviks et devint un militant du Bund polonais.

ses voisins, en particulier des Pollaks. Il n'y a pas si longtemps, les Litvaks allaient parfois jusqu'à se considérer comme le sel de la terre, convaincus que leur judaïsme était – et de loin – le meilleur, le plus rationnel, en un mot le plus conforme aux valeurs et à l'éthique du judaïsme^a. Il est vrai que leurs maîtres avaient, au cours des siècles, profondément influencé la pensée de l'ensemble des collectivités juives^a.

Combien de fois ne vit-on pas des Litvaks, volontiers orgueilleux et parfois même méprisants à l'égard de leurs coreligionnaires, tout abandonner pour devenir d'étranges agriculteurs qui, au terme d'une dure journée de labeur dans les champs lituaniens ou la pampa argentine, s'appliquaient à refaire le monde, convaincus qu'un socialisme agraire était pour eux un idéal d'organisation sociale ? Capable de jongler avec les idéologies les plus sophistiquées, quelle que soit sa profession, un véritable Litvak se veut néanmoins d'abord *A Mentsch* (« un homme bien »), une personne de confiance, aux riches qualités humaines.

Destins litvaks

Les premiers Juifs arrivent dans la région litvak aux environs du XII^e siècle, près de deux siècles après les premières installations en Pologne, tandis que naît l'État entré dans l'histoire sous le nom de « grand-duché de Lituanie ». Constitué autour de Vilnius, cœur de la Lituanie actuelle, le grand-duché se développe rapidement. Son territoire atteint la mer Noire au XV^e siècle. En butte à des voisins jaloux de ses succès et de ses richesses, le grand-duché se rapproche de son voisin occidental, le royaume de Pologne, pour former, en 1569, une union dynastique (Union perpétuelle de Lublin). La République nobiliaire polono-lituanienne est constituée.

Tolérante et prospère, la République (« *Rzeczpospolita* », en polonais), et plus particulièrement sa partie « lituanienne », attire de nombreux immigrants juifs en provenance surtout d'Europe occidentale. L'avenir paraît se présenter sous un jour favorable. Dotée d'une noblesse nombreuse, souvent plus attachée à ses intérêts qu'au bien commun, la *Rzeczpospolita* manque de direction cohérente. Vulnérable, épuisée par les rivalités internes, elle est progressivement dépecée par ses voisins autrichien, prussien et russe, les terres lituaniennes passant sous contrôle russe lors des partages de 1772, 1793 et 1795.

Les Litvaks, qui avaient participé à la genèse du grand-duché et y avaient élaboré leurs propres institutions communautaires, se retrouvent au sein d'un Empire qui méconnaît les Juifs et se

a. Pour leur part, les Pollaks n'avaient pas toujours une vision aussi flatteuse des Litvaks !

méfie d'eux. Devenus des « Juifs russes », les Litvaks, Pollaks et autres *Galizianer* apprennent à vivre avec le pouvoir russe, à le craindre et parfois, paradoxalement, à l'aimer. D'ailleurs, entre 1772 et 1795, n'ont-ils pas bénéficié des bonnes grâces de Catherine II et d'un statut respectant leurs anciennes franchises ?

Après 1797, et plus encore après 1824, en revanche, le gouvernement les accuse d'avoir provoqué des famines. Les Juifs subissent plusieurs vagues d'expulsion. En 1835, un nouveau statut précise que les Juifs ne pourront plus vivre à la campagne dans certaines provinces de l'Est.

En 1918, des États nationaux apparaissent à l'ouest de la Russie, nés du démembrement des confins occidentaux de l'empire – la Pologne, les trois États baltes (Estonie, Lettonie, Lituanie), la Roumanie et la Prusse orientale – ; les Juifs deviennent citoyens de ces nouveaux « petits » États. Avec la Seconde Guerre mondiale et la Shoah, 90 % des communautés disparaissent exterminées ou condamnées à l'exil.

Les quelque 1,5 million de Juifs qui vivaient dans cette région ont quasiment disparu. Ici et là, quelques vestiges de ce riche passé subsistent. Mais il faut beaucoup d'imagination pour prendre conscience du fait que, dans tel ou tel lieu, des familles entières résidaient. À Vilnius, par exemple, dans les arrière-cours, l'on distingue encore de petits escaliers de bois menant au premier étage des maisons. L'on devine qu'autrefois des enfants juifs, lituaniens et polonais jouaient dans les petits jardins entre les immeubles. Mais l'on sait aussi que les adultes vivaient *ensemble et séparément*, murés dans leurs traditions, n'ayant que peu de contacts entre eux.

En 1945, les rares survivants sont « russes » à la mode soviétique. Après l'effondrement de l'URSS, quarante-six ans plus tard, les rares Juifs demeurés sur place deviennent citoyens des nouveaux États restaurés ou créés tels la Biélorussie, l'Ukraine, l'Estonie, la Lettonie et la Lituanie. Une autre page d'histoire s'ouvre.

Durant plus de huit siècles d'histoire juive, les Litvaks ont occupé une place prééminente dans la civilisation ashkénaze d'Europe centrale et orientale. Nous les suivrons jusque dans leurs

a. Ainsi le Hida, Hayim Yosef David Azoulay, rabbin érudit d'Afrique du Nord, n'hésitait-il pas, à la fin du XVIII^e siècle, à saluer dans le Gaon de Vilna « la lumière éclatante du siècle ».

migrations en diaspora, notamment aux États-Unis et en Europe occidentale ainsi que ceux qui firent leur *Alyah* (l'immigration ou « montée » au sens littéral) en Israël.

I

La saga des Litvaks

L'aire baltique, aux confins de deux mondes

L'histoire des communautés juives de la région est indissociable de celle de l'environnement historique, sociologique et culturel où elles ont vécu et où elles ont acquis leurs spécificités. Histoire complexe et souvent mythifiée au demeurant que celle des peuples fixés sur les bords de la mer Baltique et à l'intérieur des terres depuis au moins quatre mille ans. Depuis lors, ils n'ont qu'en de rares occasions cessé d'affronter leurs voisins de l'Est et, à un moindre degré, leurs voisins de l'Ouest, tout aussi guerriers, disputant leurs territoires avec âpreté.

Baltes et Finno-Ougriens : les origines

Les trois peuples baltiques se rattachent à deux groupes ethniques bien distincts.

Les premiers, les Finno-Ougriens du sud du golfe de Finlande, comprennent les Lives (qui, avant leur quasi-disparition, avaient donné leur nom à la Livonie) vivant initialement en Courlande et au nord de Riga ; les Ingriens, plus au nord, entre le lac Peïpous et le lac Ladoga, et enfin les Estes, au sud-ouest du golfe de Finlande. Leurs langues s'apparentent toutes au finnois.

Les seconds, les Baltes proprement dits, se divisent en Lettons, Lituaniens et Borusses – également appelés « Prussiens de la basse-Vistule » ou « Prutènes » – (disparus). Leurs langues, indo-européennes, s'apparentent au sanscrit. Au fil des siècles, les Baltes ont subi les invasions des Goths, des Huns et des Varègues. Progressivement, leurs tribus se sédentarisèrent et se structurèrent, l'agriculture continuant cependant à représenter leur principale ressource. À partir du X^e siècle, Lettons et Lituaniens se constituent en principautés. Ces dernières sont citées dans une chronique allemande, les *Annales Quedlinburgenses* de 1009 qui emploient déjà le terme de « *Lietuva* », c'est-à-dire Lituanie en lituanien. Chez ces peuples, ancrés dans une très ancienne mémoire orale, les traditions nationales demeurent vivaces. C'est le cas, chez les Lettons, de la fête du solstice d'été appelé « *Ligo* », ou Saint-Jean (le 24 juin).

En Occident, les Baltes sont alors considérés comme de redoutables barbares, de véritables « chiens du diable », comme l'on disait alors, attardés dans un paganisme peuplé de bêtes fantastiques, d'esprits malins, de farfadets, de dragons ailés et autres serpents magiques ou vampires nocturnes. Dans ce monde féerique, les chats égorgent les chiens, les loups jouent du cor et les lièvres du tambour, les méchantes fées et autres créatures maléfiques surgissent des marais. Le Vilnois « polonais » Czeslaw Milosz, prix Nobel de littérature en 1980, écrit ainsi avec ironie, dans *Une autre Europe*¹ : « Pendant des siècles, alors que sur les bords de la Méditerranée naissaient et s'écroulaient des royaumes et que d'innombrables générations se transmettaient des

jeux et des péchés raffinés, mon pays natal fut une forêt vierge, dont la zone littorale ne fut visitée que par quelques navires vikings. »

Les Lituaniens ont en effet été le dernier peuple christianisé d'Europe. Ce n'est qu'à la fin du XIV^e siècle que les princes lituaniens sont devenus catholiques, pour des raisons géopolitiques. Au XVI^e siècle, le protestantisme, venu d'Allemagne, gagne les territoires baltiques et s'implante durablement dans les provinces estoniennes et lettones. Cependant, proches de la nature, les Baltes sont longtemps demeurés profondément païens. Officiellement convertis au christianisme, ils ont continué à pratiquer en secret leur religion traditionnelle. Ils ont d'ailleurs durablement conservé une civilisation et une organisation sociale archaïques.

Des provinces « allemandes » à l'est de la Baltique

Au début du deuxième millénaire, en terre estonienne et lettone, les autochtones, soumis à de fortes pressions étrangères, s'efforcent de dépasser la phase tribale pour donner naissance à de véritables structures étatiques. Cette évolution – à peine amorcée – sera brutalement contrariée à partir du XIII^e siècle par la pénétration de missionnaires et autres chevaliers germaniques qui, poursuivant leur marche vers l'Est, le « *Drang nach Osten* », colonisent les terres baltes et finno-ougriennes des bords de la Baltique.

Tout commence avec la fondation en 1201, à l'embouchure de la Daugava (Dvina occidentale), d'un comptoir allemand, la future Riga. Des soldats sont appelés pour protéger ce nouveau et important point d'appui des attaques indigènes et coloniser le pays : des moines-chevaliers germaniques, dotés d'une ardente foi missionnaire et d'une grande soif de terres. L'ordre de ces chevaliers Porte-Glaive est reconnu à cet effet par le pape en 1204. Bientôt l'ordre, ayant pris le contrôle d'une grande partie de la région, entreprend de convertir systématiquement les autochtones au fil de l'épée. Mais ces derniers résistent et parviennent même à défaire les chevaliers lors de la bataille de Saulé (Siauliai) en 1236. Irrité, le pape décide alors la fusion des Porte-Glaive au sein d'un autre ordre militaire, les Teutoniques, puissant ordre hospitalier fondé en 1190 en Palestine. Il donne ainsi naissance à une nouvelle et importante structure, l'ordre Livonien, et à une sorte d'État de l'ordre (*Ordenstaat*) englobant les parties livonienne et prussienne de celui-ci. Poursuivant leur expansion vers le Nord-Est, les moines-soldats avanceront ainsi jusqu'aux frontières de la principauté russe de Novgorod.

Solidement installés au sud du golfe de Riga et en Livonie, les chevaliers germaniques et les colons allemands vont progressivement imprégner la culture des populations baltes et ainsi, paradoxalement, les aider à structurer et à exprimer leurs identités de façon « moderne ». Parmi les quelque cent villes créées par les Allemands dans la région, Riga, la métropole, puis Libau (Liepāja) et Mitau (Jelgava) vont, par leur rayonnement, accélérer le mouvement de germanisation.

La Hanse, association maritime de marchands germaniques qui prit naissance entre Lübeck, Brême et Hambourg vers 1150, jouissant alors du monopole commercial sur la Baltique, et interdisant notamment aux navires flamands de s'y aventurer, confortait l'ancrage occidental de la région.

Après la réforme et la conversion des chevaliers au protestantisme luthérien, au XVI^e siècle, l'*Ordenstaat* s'effaça. Les provinces baltiques d'Estonie, de Livonie, de Courlande et les évêchés insulaires de Dagoë et Ösel (la Latgale lettone est alors rattachée au domaine polono-lituanien) lui succèdent. Le pouvoir y est tenu d'une main de fer, à la campagne par des féodaux latifundiaires, les *Junkers*, héritiers des chevaliers livoniens sécularisés après la réforme, et en ville par des bourgeoisies urbaines allemandes organisées en corporations et autres guildes professionnelles puissantes. Cette structure sociale pesante, qui ne fait de place qu'aux Allemands (ou aux Baltes germanisés), perdurera, par-delà la paix de Nystad (1721), qui attribue la région à l'Empire russe, jusqu'à la Première Guerre mondiale.

Des origines de l'État lituanien...

En raison de la complexité de l'histoire de la Lituanie, il est nécessaire d'évoquer – ne serait-ce qu'à grands traits – les événements marquants qui conduisirent ce petit État des confins du monde civilisé à devenir aux XIV^e et XV^e siècles la principale puissance d'Europe avant de s'associer avec la Pologne dans une sorte de Commonwealth européen avant la lettre.

Le chef lituanien Mindaugas, étant en 1219 parvenu à se défaire de ses rivaux, réalisera le premier l'union des terres jusqu'alors réparties entre plusieurs principautés. En 1250, ayant conclu une alliance avec l'ordre Livonien, il se convertit au christianisme (1251), espérant ainsi dissuader l'ordre de poursuivre ses attaques contre son domaine. Mais, en 1263, il est assassiné par ses vassaux. Le pays revient au paganisme et aux guerres intestines. Après cette période de troubles et de gestation, c'est à Gediminas (Gedymin en polonais), parvenu au pouvoir en 1315, qu'échoit la tâche de consolider l'État et de faire admettre la Lituanie parmi les nations d'Europe, après l'avoir convertie au christianisme occidental. Les chevaliers, mettant prétendument en doute la sincérité du grand-duc, continuent à mener croisade contre les Lituaniens, ravageant le pays. Pourtant, par une habile stratégie militaire et matrimoniale, Gediminas parvient non seulement à leur résister, mais même à accroître considérablement son domaine vers le Sud en direction de Kiev. En 1323, le

Grand-duc Gediminas, initialement installé à Trakai, décide de transporter son trône à Vilnius^a pour faire de cette cité, alors en pleine expansion, la capitale du grand-duché.

Au début du XIII^e siècle, les Chevaliers teutoniques² sont sollicités par le duc polonais Conrad de Mazovie pour convertir les Prussiens (Borusses) demeurés païens. Après avoir conquis la Prusse, leurs Grands-Maîtres rêvent de « continuité territoriale » entre leurs terres de Prusse orientale et les provinces baltiques qu'ils contrôlent déjà. La Samogitie lituanienne leur bloque le passage et le grand-duché, ce grand État païen qui s'étend au sud-est, paraît les narguer. Ayant installé leur capitale à Marienburg, aux portes de la Lituanie (1309), les Teutoniques – continuant de guerroyer – soumettent une partie des Lituanais (Samogitie) et des Polonais, défrichent le sol, assèchent les marais et parviennent à constituer un État monastique souverain et prospère. Mais la Lituanie est restée invaincue. En dépit des apparences, l'*Ordenstaat* est devenu un colosse aux pieds d'argile.

Peu à peu, les Chevaliers teutoniques suscitent l'hostilité de tous les peuples soumis à leur autorité, tant leurs administrations, à la tête desquelles siègent les hautains *Landmeister*, manifestent de dureté et de morgue envers leurs administrés. Ceux-ci, apprenant de leurs maîtres, commencent à monter en puissance et à les attaquer avec une redoutable efficacité. Les places fortes monastiques seront progressivement investies et neutralisées, en raison notamment du relâchement de la discipline des chevaliers. Plus à l'Est, les incursions répétées des troupes de la principauté de Moscovie ayant finalement échoué, la Lituanie ne cesse de s'agrandir.

Les successeurs de Gediminas consolideront un grand-duché qui étendra progressivement sa souveraineté en terres slaves jusqu'à Novgorod et aux confins sud de l'Ukraine. Le grand-duché de Lituanie devient ainsi une puissance de 1 200 000 km² (le double de la France actuelle ; voir carte p. 000). Celle-ci s'étend alors de la mer Baltique à la mer Noire, englobant les terres qui correspondent aujourd'hui au territoire des pays baltiques (sauf l'Estonie), à la Biélorussie, à une partie de l'Ukraine et de la Russie et à la Moldavie. Du mariage du grand-duc Jogaila (Jagellon), petit-fils de Gediminas, avec la reine de Pologne Edwige (Jadwiga) en 1386, va naître la grande *Respublica* polono-lituanienne, sorte de Commonwealth d'Europe médiane qui, pendant des siècles, sera l'une des principales puissances d'Europe. Tandis que Jogaila accède au trône de Pologne, son cousin Vytautas (Witold en polonais) le remplace à la tête du grand-duché et préside à la christianisation officielle du pays (1387) comme lieutenant-général de l'État. Le pays n'a pas

a. Cette ville sera connue sous différents noms, au gré des souverainetés politiques successives : « Vilna » sous les Russes, « Wilno » sous les Polonais, « Vilnia » pour les Biélorussiens, « Vilnè » pour les Juifs ou encore la « Jérusalem de Lituanie », parfois la « Jérusalem du Nord ».

d'écoles ni même de tradition d'écriture, il manque de grandes villes et est dépourvu d'industries. L'armée, si importante face à un Nord (les Teutoniques montent en puissance sur la rive nord du Niemen) et à un Est menaçants, n'a pas de cavalerie lourde. La tâche est immense.

Après des débuts difficiles (défaite de Vorksla [Ukraine] en 1399 face à la Horde d'Or), Vytautas rétablit la situation. Ayant obtenu – au terme de divers compromis – l'aide de la Pologne, Vytautas écrase les Chevaliers teutoniques à la bataille de Tannenberg (1410) et récupère la Samogitie. Vytautas peut désormais se consacrer à la création d'un État moderne, puissant et indépendant. Dès lors et durant 140 ans, en dépit de guerres régionales, l'État polono-lituanien jouira d'une relative stabilité. Une certaine modernisation s'ensuivra, caractérisée notamment par la création progressive de systèmes d'éducation parallèles selon les confessions et le développement de multiples activités économiques, notamment manufacturières. Des sociétés nobiliaires et des bourgeoisies urbaines voient le jour, ces dernières régies par des règles inspirées du statut complexe, dit *Privilège de Magdebourg* qui, en Allemagne, régit les droits des différentes communautés des villes.

...à la « Rzeczpospolita » et à la polonisation des élites

Sans parvenir à se transformer en royaume, le pays a prospéré et est devenu une grande puissance. Cependant, la très grande hétérogénéité du grand-duché et les querelles de pouvoir au sommet de l'État en viennent à constituer un handicap. Affaibli, le grand-duché sera progressivement absorbé, politiquement et culturellement, par la Pologne.

À la mort de Vytautas, en 1430, s'ouvre une période de pouvoir contesté. En 1440, le pays revient au petit-fils de Vytautas, Casimir, lequel devient roi de Pologne en 1445. Ses successeurs porteront désormais les deux couronnes, royale (Pologne) et grand-ducale (Lituanie). Le grand-duché s'étend alors jusqu'à la mer Noire et domine l'ensemble du bassin du Dniepr. Dès cette époque, Moscou cherche par tous les moyens à en détacher les villes et principautés des confins sud de l'État. La situation devient peu à peu si difficile que le grand-duché est contraint de se rapprocher encore davantage de son voisin occidental : la Pologne. Dans ce contexte, la noblesse lituanienne lorgne avec envie vers les nombreux privilèges de son homologue polonaise, que celle-ci soit haute (magnats) ou petite et moyenne (*szlachta*). Au contact de leurs homologues, au fil des ans, les nobles lituaniens se polonisent. L'ensemble du territoire grand-ducal est bientôt quadrillé de domaines nobiliaires « polonais » (*dworze*). Désormais, être noble en Lituanie, c'est aussi faire sienne la culture polonaise.

Sur le plan intellectuel et culturel, notamment sous le règne de Sigismond I^{er} Jagellon (1506-1548), grand réformateur, créateur d'un État moderne et efficace, le pays réalise un bond en avant. C'est notamment durant cette période, en 1529, qu'est adoptée la loi fondamentale du grand-duché

connue sous le nom de « *Statut lituanien* ». Pour la première fois, l'ensemble du droit coutumier est codifié et publié en langue vernaculaire. Les Juifs, encore peu nombreux, en bénéficieront, en dépit des contraintes spécifiques qui leur sont imposées^a. Le XVI^e siècle constitue l'apogée de la période de tolérance dans la région grâce à l'intelligence des autorités grand-ducales et à la relative harmonie régnant entre les diverses communautés religieuses, orthodoxes, catholiques, juives, puis, ultérieurement uniates et protestantes (jusqu'au triomphe de la contre-réforme). L'Union perpétuelle de Lublin, en 1569, qui marque la fondation d'une république royale polono-lituanienne (*Rzeczpospolita*) ne modifie pas le remarquable climat de respect interethnique propre au grand-duché depuis ses origines païennes.

Comme nous le verrons au chapitre suivant, l'époque est à juste titre considérée par les Juifs comme un véritable âge d'or. Si Cracovie la Polonaise est la capitale de l'État polono-lituanien, Vilnius la Lituanienne joue un rôle non moins important. Cette « république des deux peuples » (selon l'expression polonaise qui, incidemment, ignore complètement un troisième peuple : les Ruthènes), comporte bientôt environ 6 millions de sujets et va peu à peu se poloniser, même si la Lituanie conserve officiellement ses gouvernement, armée, tribunaux, finances et administration. Après la mort de Sigismond I^{er}, son fils, Sigismond II Auguste Jagellon (1548-1572), poursuit la politique bienveillante de son père. Mais la situation économique et géopolitique se détériore et la disparition de ce monarque sonne le glas, avec la fin de la dynastie des Jagellons, de la monarchie héréditaire. Dès lors, le pays entre dans une période trouble. La *szlachta*, l'Église catholique et notamment les Jésuites, qui fondent l'université de Vilnius en 1579, accentuent, par leurs exigences toujours plus déraisonnables, la précarité de cet ensemble lituano-polonais en difficulté.

L'avenir se révèle plus problématique encore. L'avènement de la monarchie élective^b en Pologne, la fin du règne de Stefan Batory, les incursions moscovites porteront un coup fatal au paisible humanisme de la Renaissance au sein de la *Rzeczpospolita*. La république des Wasa, dynastie d'origine suédoise (1586-1648), étend sa juridiction sur une population de près de 10 millions d'habitants, dont 40 % de Polonais. Cette époque est marquée par des heurts, des révoltes et des conflits internationaux, notamment avec la puissance ottomane. Tirailé de tous côtés, l'État se montre incapable de résoudre la crise des structures agraires, ou de résister aux coups de boutoir de la contre-réforme qui s'aliène une partie des élites par la multiplication des

a. Ce statut, régulièrement révisé, restera en vigueur jusqu'en 1840, alors même que la Pologne aura disparu et que la Lituanie sera occupée par les Russes.

b. À une monarchie héréditaire succède une monarchie élective. Ainsi Henri de Valois, le futur Henri III, d'origine française, deviendra-t-il roi de Pologne en 1573.

conversions forcées et la chasse aux protestants et voit tous les « dissidents » comme des athées et des hérétiques qu'il convient de réprimer. Dans ces conditions, il lui sera notamment impossible de contenir l'agressivité croissante des voisins russe et ottoman.

À partir de 1610, face à la passivité de la société nobiliaire, la menace se précise. En effet, les Cosaques de l'est du pays s'érigent en une véritable puissance militaire à laquelle les colons polonais isolés ne peuvent plus s'opposer. En 1648, la révolte antinobiliaire et antipolonaise de l'*hetman* ukrainien Bogdan Chmielnicki, entrée dans l'histoire sous le nom de « Déluge » (« *potop* » en polonais), dévaste le pays et au passage décime des centaines de communautés juives considérées comme complices (en fait il s'agit très souvent de gestionnaires des biens), de l'opresseur polonais. Désormais, le régime de « liberté dorée » n'est plus qu'un souvenir. De 1648 à 1696, malgré le maintien d'une certaine autonomie nationale au bénéfice du duché indépendant de Lituanie dirigé par les princes Radziwill, représentant les magnats, la « Grande Pologne » ne cesse de perdre des territoires. Au lendemain du soulèvement cosaque, la situation s'aggrave encore. Se considérant comme « une sentinelle avancée dans l'Est », l'Église catholique polonaise, puissante (dix-sept diocèses, 650 monastères), souvent intolérante et volontiers antisémite, ne cesse d'éroder le pouvoir de l'État.

Sous le règne d'Auguste III (1733-1763), la neutralité observée par la Pologne durant la guerre de Sept Ans (1756-1763), en épargnant le pays, permet une sensible amélioration de la situation économique des paysans grâce à la mise en valeur de diverses régions en friche et à la création de nouvelles entreprises, manufactures textiles et fonderies notamment. Mais la crise politique s'amplifie. La maladie d'Auguste III provoque bientôt une vacance de pouvoir qui profite à des clans eux-mêmes déchirés par des luttes intestines. À la mort du monarque, en 1763, les Prussiens et plus encore les Russes, qui rêvent de démembrer leur vieil ennemi, attendent le moment opportun pour intervenir.

Ceci aboutit au premier partage du pays en 1772. Une issue d'autant plus inopportune que les Lumières se sont, entre-temps, installées en Pologne-Lituanie et que les idéaux de liberté influencent une grande partie de la noblesse et de la bourgeoisie éclairée. La *Respublica* perd 30 % de son territoire et 35 % de sa population, soit environ 4,5 millions d'habitants. Le roi Stanislas-Auguste, héritier de Sigismond-Auguste Poniatowski, poursuit néanmoins courageusement les réformes engagées par son prédécesseur avec l'aide des membres de la « Famille », les princes Czartoryski, ouverts à un régime parlementaire et libéral.

En dépit des transformations sociales et du réveil intellectuel inspiré par les Physiocrates et les Encyclopédistes, le deuxième partage du pays ne peut être évité deux ans plus tard. L'insurrection patriotique de Tadeusz Kosciuszko, en 1794, est, en dépit de ses succès initiaux, finalement écrasée par les Prussiens et surtout par les Russes^a. L'année suivante, une nation qui compte alors 10 millions d'âmes – dont près de 10 % de Juifs – est subitement privée par la force de son propre État. « Dieu est trop haut et la France trop loin », soupirent désormais les patriotes polonais et lituaniens. Le troisième et dernier partage de la Pologne-Lituanie, en 1795, clôt, avec la disparition de la *Respublica*, le chapitre de l'histoire d'une première Lituanie dont le nom même disparaîtra bientôt officiellement.

La révolution polono-lituanienne de 1830 manifeste avec éclat le fait que les deux nations n'ont pas renoncé à leur indépendance. La réaction russe est brutale. En 1840, le statut lituanien est abrogé et remplacé par les lois impériales. Des fonctionnaires du pouvoir tsariste sont appelés à administrer le pays sans état d'âme. La russification s'exerce dans tous les secteurs aux dépens des particularismes nationaux. Les écoles lituaniennes sont interdites, l'université de Vilnius, foyer nationaliste (polonais) est fermée en 1832. Une série de répressions linguistiques, religieuses (visant tout à la fois les catholiques, les protestants et les Juifs) s'abattent sur la Lituanie et sur la Pologne.

a. Signalons qu'un régiment juif commandé par Berek Josselewicz participa au soulèvement polonais.